

Reinhard Spree, etc.) n'est pas du tout prise en compte. Cela dit, le travail original de Faure et Dessertine contribue à la remise en question de plusieurs idées reçues et ouvre de nouvelles pistes de recherche, ce qui en fait un ouvrage incontournable dans le débat historiographique.

Piergiuseppe Esposito, Lausanne (CH)

Goodey, C. F.: **A History of Intelligence and "Intellectual Disability"**. The Shaping of Psychology in Early Modern Europe. Farnham, Ashgate, 2011. 392 p. Hardback \$ 69.95. ISBN 978-1-4094-2021-7

«Le génie s'exprime toujours là où la société a placé l'excellence», écrivions-nous, en 1993, dans une étude consacrée aux enfants surdoués.⁹ Ce propos n'était qu'une simple conjecture car notre enquête était limitée à l'époque contemporaine. Cette hypothèse, l'ouvrage de C. F. Goodey vient de la confirmer sur la longue durée et de façon magistrale. L'auteur soutient que l'intelligence et son contraire, la déficience intellectuelle, ne constituent pas des catégories naturelles, mais relèvent d'un processus historique contingent qui porte sur la construction des représentations de soi et celle des représentations sociales que les autres se font de nous.

Le poids de l'Antiquité grecque est si lourd dans la constitution de la culture européenne qu'un passage par la philosophie de Platon et d'Aristote a été jugé indispensable par l'auteur et sans doute avec raison. Pour Platon, la formation intellectuelle doit se faire à la mesure du rôle que l'on exerce dans la conduite de la cité. Ainsi, la formation intellectuelle la plus élevée doit-elle être donnée à celui qui exerce la magistrature suprême. Mais le dirigeant doit-il être instruit ou vertueux? Mais la vertu s'enseigne-t-elle? Chez Platon, le dirigeant idéal doit revêtir les habits du philosophe, faire confiance à la dialectique qui conduit à la vérité. Mais celle-ci reste une cible idéale car nous sommes empêtrés dans les désirs du corps qui obscurcissent notre raison. Chez Aristote, on trouve une discussion sur le statut de l'esclave, perçu comme force de travail, à l'égal d'un bœuf, mais dont la qualité d'être humain le rend également doué de raison. Qu'en est-il alors de l'intellect d'un esclave? Cette question se pose encore au Moyen Âge à propos de l'intelligence d'un serf par rapport à celle d'un homme libre. Sans doute, tous disposent d'une âme, mais tous n'en possèdent pas également les parties. Chez les esclaves, la partie végétative et sensitive est bien présente mais c'est la partie intellectuelle qui fait défaut. On peut alors poser plus largement la question des rapports entre compétences intellectuelles et les déficits en la matière et les structures socio-économiques d'une société donnée.

Enjambant le Moyen Âge, l'auteur aborde la période du seizième et début du dix-septième siècle, qui constitue la pièce maîtresse de sa démonstration. À l'époque moderne, honneur, grâce et intelligence se définissent dans un rapport d'interaction tout à fait remarquable avec les conditions socio-économiques. L'intelligence et l'inaptitude (handicap intellectuel) en regard des conceptions socio-économiques et administratives mettent l'accent sur l'importance croissante de la vitesse de la pensée. C'est la vivacité d'esprit qui fait l'homme intelligent.

9 Mengal, Paul: «Le désenchantement du génie: la psychologie des surdoués», dans: Sacquin, Michèle/Emmanuel Le Roy Ladurie (éds): *Le printemps des génies. Les enfants prodiges*, Paris, Bibliothèque Nationale & Robert Lafont, 1993, 263-275.

Les honneurs sont d'abord des propriétés terriennes avant de devenir des magistratures publiques ou ecclésiastiques et les revenus qui y sont attachés. Ces honneurs sont la plupart du temps transmis héréditairement, ce qui confère pouvoir et vertu à ceux qui les exercent. Il se constitue alors des lignages où les fonctions et les qualités nécessaires pour les exercer semblent se transmettre de père en fils. L'hérédité des qualités intellectuelles semble aller de pair avec la transmission des pouvoirs. Le sang est vu comme le véhicule des qualités physiques, intellectuelles et morales, et il est bien connu que bon sang ne peut mentir. Les nobles lignages sont persuadés de transmettre ainsi cet ensemble de valeurs mais la bourgeoisie, qui n'est pas du même sang, va plutôt privilégier l'éducation. Et puis demeure la question des ratés de la nature: aussi noble que soit le lignage, il y a ces cas d'enfants attardés mentaux ou handicapés physiques, mais peut-être ne sont-ils que des châtiments dont Dieu punit des parents orgueilleux? Au plus fort des guerres de religion et des controverses théologiques qui divisent les sociétés, la question de la grâce divine est l'objet d'un débat enflammé. Ceux qui croient à la prédestination sont persuadés que Dieu a ainsi désigné ceux qui devaient gouverner le monde. D'autres leur répondent qu'il n'est rien là qu'affaire de circonstances. La grâce ne résulte que d'un décret divin ou se mérite-t-elle par les œuvres?

Il existe depuis longtemps un curieux système d'échange entre le discours politique et le discours médical qui inclut à l'époque les croyances en matière de transmission de la vie. Tout ce qui se passe naturellement se passe bien, affirmait Thomas d'Aquin, puisque la nature fait ce qui est le meilleur. Ceux qui exercent le pouvoir ont été choisis parmi les meilleurs et ils transmettent ainsi leurs qualités. Le modèle dualiste qui se met en place à l'époque est également contemporain de l'apparition de la psychologie qui se constitue comme science de l'âme. L'âme médiévale était chrétienne et le bon chrétien était préoccupé avant toute chose par le salut de son âme. Mais à l'époque moderne, on a besoin d'une science de l'âme pour gouverner celle-ci comme l'Etat gouverne les corps. C'est à la constitution de ce discours que sera consacrée la dernière partie de l'ouvrage et à son usage pour la formation de l'esprit.

Un livre précieux qui ouvre un vaste domaine de recherche quant aux rapports entre le champ social et ce que nous appelons l'intelligence et ses déficiences.

Paul Mengal, Paris (F)

Haller, Lea: **Cortison**. Geschichte eines Hormons, 1900-1955. Zürich, Chronos Verlag, 2012. 280 S. Abb. (Interferenzen – Studien zur Kulturgeschichte der Technik, Band 18). CHF 38.-. ISBN 978-3-0340-1115-0

Cortisone or 17-hydroxy-11-dehydrocorticosterone is one among a series of chemically closely related steroid compounds that can be found in the cortex of the adrenal glands of humans and animals. In the 1940s, once isolated and produced in sufficient quantities to be clinically tested, the hormone turned into a miracle drug praised for its powerful anti-inflammatory effects. This was one of the products of modern science that changed medicine in the second half of the twentieth century. Three men received a Nobel Prize for the "discovery" of cortisone in 1950: two Americans, the chemist Edward Kendall and the clinician Philip Hench, both based at the Mayo Clinic in

Minnesota, and the Polish-born, Swiss-based chemist Tadeusz Reichstein. It should be fairly easy to tell the history of cortisone, the reader might think: a story of science applied to industry in order to improve the fate of humankind. In fact, it is not. In this fine book, which is the revised version of a doctoral dissertation submitted to the ETH Zürich in 2011, Lea Haller shows that the story was far from straight forward. As is the case for other molecules that have acquired medical relevance, the term *discovery* does not describe well what happened. Cortisone was, as Haller argues, “a medicine that nobody planned, desired or invented” (p. 13). Cortisone has not always existed, waiting to be discovered; it emerged from the “constellations of knowledge” (*Wissenskonstellationen*) that Haller identifies and describes in this book.

The book has four substantial chapters, each dealing with one such constellation. The first chapter introduces the new science of endocrinology around 1900, and the proposal that the body was regulated by a complex balance of elusive substances, produced and secreted by glands and circulating in the blood stream, rather than centrally controlled by nerves and brain. While hormones came to exist as a concept, dreamed up by the British physiologist Ernest Starling, the reality were usually fairly crude organ extracts. Cortisone did not even exist as an idea. The first hormone that was purified by chemists and produced in commercial quantities, however, was a product of the adrenal gland: adrenalin or epinephrine. But adrenalin failed to show any effect on Addison’s disease, the inevitably fatal failure of this gland, suggesting that there was more than one adrenal hormone. The second chapter starts with the recognition that the cortex of the adrenal gland was in fact a separate organ. Haller takes us to Basle, to the laboratories of Ciba, the birthplace of the first commercially viable, synthetic substance “simulating” (p. 120) the effects of the hormones of the adrenal cortex: Desoxy-corticosteron, or Doca, marketed by Ciba in 1938 as Percorten. The chapter discusses Reichstein’s work, his complex collaborations and patent negotiations with Ciba and the Dutch company Organon, who were pioneers in the production of sex hormones from bovine organs purchased from abattoirs, and the promises and limits, practical and legal, of biological chemistry as a commercial science.

Doca was commercially available when the Second World War broke out, and in the third chapter Haller shows how physiological research by Walter Cannon and Hans Selye turned the substance into a drug with potential to help fighter pilots (and others) adapt to the stress of war. The war also disrupted established supply networks, and in the final chapter Haller discusses how Reichstein and others began to explore alternative sources of steroid compounds for new synthetic pathways, looking to plants rather than animals. This involved expeditions to various African countries in the immediate post-war years and the establishment of a new company, Syntex, with its own yams collection networks in Mexico. In a world where chronic illness was becoming increasingly visible, cortisone finally turned into a miracle drug when Hench at the Mayo Clinic trialled a substance supplied by Kendall and then known as *Compound E* for the treatment of arthritis patients. Patients were pain-free and mobile within days, but they were not cured and the effect only lasted for as long as they were receiving the compound. Worse still, it turned out that patients treated with Cortisone over longer periods of time were plagued by nasty side effects. Far from a miracle, Cortisone, produced and marketed by Merck, became emblematic of the difficult risk–benefit assessments physicians were faced with in the age of biomedicine.

While Ciba had been pioneering the development of corticosteroids, Percorten was not Cortisone, and it is interesting to read how Ciba responded to the American challenge by combining its Percorten with Vitamin C and marketing it for the same indications as the new drug.

This is a convincing book, illustrating the challenges of writing the history of a medical “discovery”. Cortisone would not exist without the post-war context, in which a synthetic corticosteroid was trialled for the treatment of arthritis, and prescribed in high doses that were far from physiological. But while Cortisone did not exist in 1900, it would be impossible to write its history without locating its origins in Starling’s speculations about the function of the hormonal body, the interest in stress research during the Second World War, or the investments of companies such as Ciba or Organon in the commercial exploitation of biological chemistry. One minor point of criticism: an index would have been useful.

Carsten Timmermann, Manchester (GB)

Hoffmann, Annika: **Drogenkonsum und -kontrolle.** Zur Etablierung eines sozialen Problems im ersten Drittel des 20. Jahrhunderts. Wiesbaden, Springer Verlag für Sozialwissenschaften, 2012, 330 S. (Perspektiven kritischer sozialer Arbeit 13). € 39.95. ISBN 978-3-531-17994-0

2011 kam die Global Commission on Drug Policy zum Schluss, dass die restriktive Drogenpolitik gescheitert sei. Sie forderte, «der Kriminalisierung, Ausgrenzung und Stigmatisierung von Menschen, die Drogen konsumieren, aber anderen keinen Schaden zufügen, ein Ende» zu setzen (www.globalcommissionondrugs.org/wp-content/themes/gcdp_v1/pdf/Global_Commission_Report_German.pdf).

Die Dissertation von Annika Hoffmann geht mit ihrem Blick in die Vergangenheit noch einen Schritt weiter. Die Historikerin, die sich bereits in ihrer Magisterarbeit mit der Drogenproblematik auseinandergesetzt hat, wendet sich im Kern der Frage zu, wie der Genuss von Betäubungsmitteln zu einem bedrohlichen gesellschaftlichen Problem hochstilisiert werden konnte. Den Wendepunkt hin zu dieser Sichtweise ortet sie in den 1920er Jahren. Grundlage bietet ihr ein beachtlich breit gefächertes und sorgfältiges Quellenstudium, das nicht nur Fachliteratur, Zeitungsberichte und weitere Publikationen, sondern auch stenografierte Verhandlungsprotokolle aus dem Reichstag einbezieht. Hoffmann teilt die Wahrnehmung von Drogen in der Weimarer Republik in drei Phasen ein. Von 1919 bis 1923 stellt sie ein wachsendes Interesse an Fragen des Opium- und Kokainkonsums fest, das im Zusammenhang mit internationalen Berichten steht und das keine einheitlichen meinungsbildenden Akteure vorweisen kann. Eine eigentliche Pathologisierung des Drogenkonsums und Skandalisierung als Bedrohung der «Volksgesundheit» erfolgte in den Jahren 1923 bis 1929, wobei Ärzten eine meinungsbildende Position zukam. In den Folgejahren bis zur nationalsozialistischen Zeit konnte sich diese Sichtweise gegen anderslautende Stimmen weiter durchsetzen und einer restriktiven Gesetzgebung zuarbeiten, die in ihren Grundzügen bis heute anhält.

Die Stigmatisierung des Drogenkonsums, so kann Hoffmann überzeugend darlegen, ist nicht die logische Konsequenz einer massiven Zunahme von Süchtigen. Viel-

Gesnerus

Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences
Schweizerische Zeitschrift für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften
Revue suisse d'histoire de la médecine et des sciences naturelles
Rivista svizzera di storia della medicina e delle scienze

Vol. 70 (2013) N° 1

www.gesnerus.ch

Published by the Swiss Society
of the History of Medicine and Sciences

Editors-in-chief

Vincent Barras · Hubert Steinke

Editors

Christian Bonah · Michael Hagner · Micheline Louis-Courvoisier ·
Francesco Panese · Iris Ritzmann · Hans K. Schmutz · Jakob Tanner

Scientific Committee

Anne Carol (Aix-en-Provence) · François Delaporte (Amiens) ·
Martin Dinges (Stuttgart) · Jacalyn Duffin (Kingston, Ontario) ·
Olivier Faure (Lyon) · Esther Fischer-Homberger (Bern) · Colin Jones
(London) · Othmar Keel (Montréal) · Helen King (Reading) ·
Eduard I. Kolchinsky (St. Petersburg) · Shigehisa Kuriyama (Harvard) ·
Andreas Holger Maehle (Durham) · Vivian Nutton (London) ·
Alessandro Pastore (Verona) · Gianna Pomata (Bologna) · Hans-Jörg
Rheinberger (Berlin) · Philipp Sarasin (Zürich) · Sonu Shamdasani
(London) · Paul Weindling (Oxford) · Dora Weiner (Los Angeles)



ISSN 0016-9161

Schwabe Verlag Basel

OPAC Online Kopien-Bestellung

02/04/2015

0016-9161

Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences / publ. by
the Swiss Society of the History of Medicine and Sciences

Basel : Schwabe

Notiz 1: 70/2

AutorIn: Carsten Timmermann

Titel: Lea Haller: Cortison. Geschichte eines Hormons, 1900-1955
(Rezension)

Seiten: 359-361

Signatur	Standort	Beschreibung	Ausgeliehen
Dz 2	Bibliothek	Vol.70 no. 2 (2013) 2. Ex.	<input type="checkbox"/>

Abholort: HOME

Auftrags-Nr.: 105968



- Angaben nicht ausreichend!
- Nicht am Standort!
- Bemerkungen

Haller Lea
Institut für Geschichte
ETH Zürich, RZ F 17.1
Clausiusstrasse 59
8092 Zürich

**Benutzer-
Strichcode:**



lea.haller@history.gess.ethz.ch